

Épars

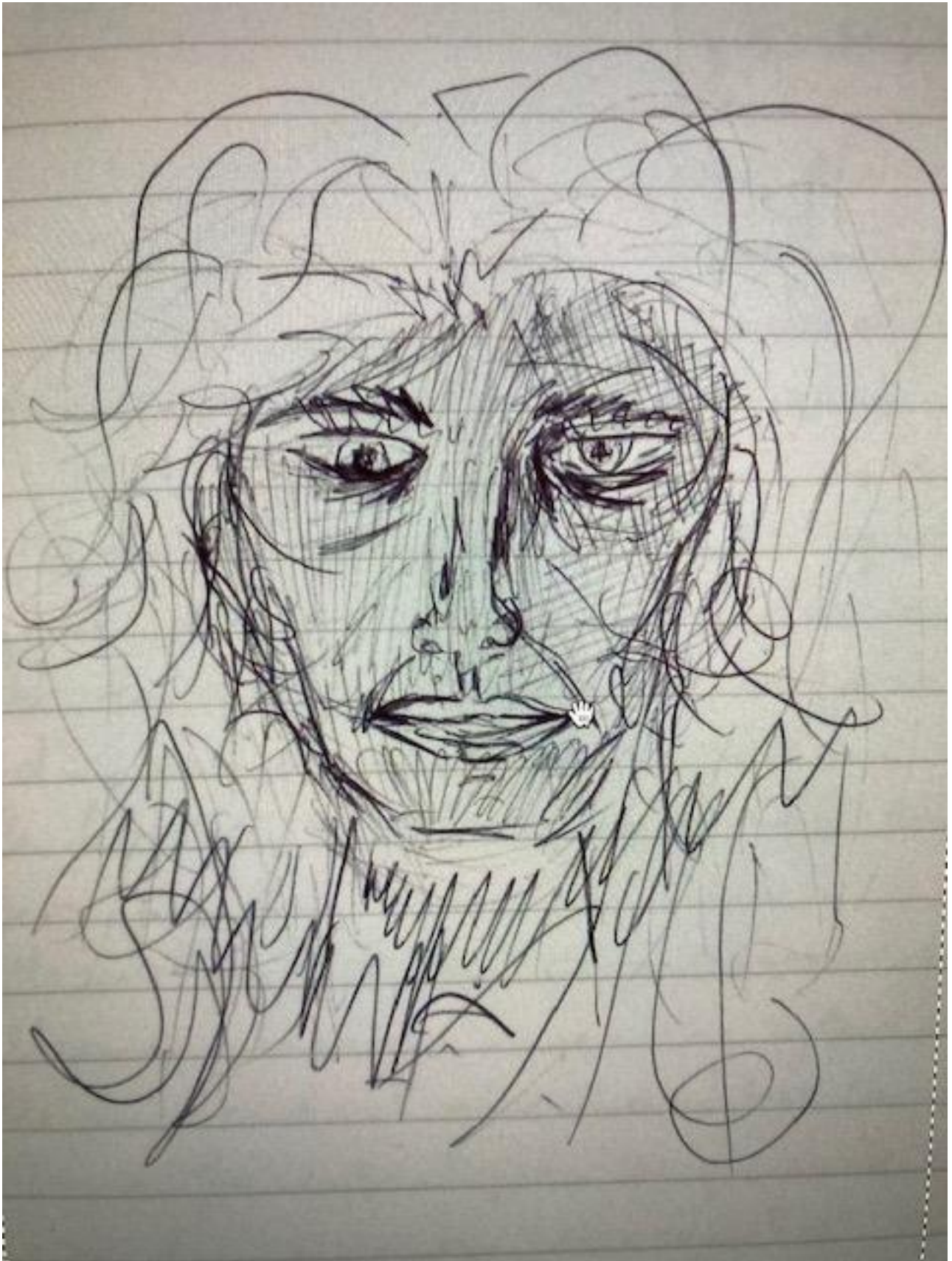


Jean-Claude Bourdet

Editions QazaQ

ISBN : 978-2-492483-30-1

Regards



« Le regard du peintre se pose sur le visage comme une main brutale, cherchant à s'emparer de son essence, ce diamant caché dans les profondeurs. » Milan Kundera

I

Brune de teint

Mat

De peau douce de

Chair

Perle du Sud dorée par

L'air

Sérieux, le sourire qui

Bat

Le *regard* serein du poids du

Cœur

Qui bat vite, vite, sous le

Charme.

II

Il est un instant où un *regard* noir

Brillant

Ouvre la porte dérobée de

Mille chants

À l'orée d'un rêve simple

Excitant

III

Une douce lumière

Vibre dans l'espace

Elle coule, source de

Regards clairs

Mystère transparent

Aiguisé par le trouble

Transporte son

Esprit vers de grands nuages gris.

IV

Regard glacé, dur

Parole de fer
Brut

Nausée sacrée

Ferme tourment

Ange déchu

Tranchant

En un mot fait se briser un si fort

Élan

Nature céleste, flamboyante

En un revers

Embrun

Viens pourfendre l'armure

Solide

Renvoie le cœur pur vers le

Sordide

V

Toujours ce

Regard

Pesant

D'un jour noir accablant
Après l'orage fulgurant
D'un joug si harassant
L'esprit mélangé

Orchidée

Aux blanches

Volutes

Fleur étrange d'une forêt
Perdue, je cours et m'enivre
Fuite rompue de charge

Ivoire

Crie un mélange de fièvre.

VI

Triste à mourir, une force tranquille
M'anime et me fait courir, d'où viens t elle
De quelle source ancienne, de quelle forge
De quelle tourbe

Maléfique,

Aux parfums de terre
Quelle est cette Gaïa qui me chasse en avant
Le cœur se serre devant tant de haine Tant
de tremblements. Où est tu douce Alizé
Brise légère d'un soir d'été, martinet azuré.

Où vas-tu féroce pensée vers quels horizons
Vers quelle destinée menacée des

Abîmes féconds
Toujours comme entraîné par un glissement
Un éboulis de caillasse blanche aux arêtes acérées
Vers quelle falaise envoûtante au

Regard de gouffre

D'un vert opaque, encombré d'algues venimeuses
Habilité d'ombres attentives, malsaines,

Empiriques.

VII

Perle du sud dorée par l'air
En ce jour de nuit éveillée
Claire d'amours délaissés
Visage anguleux

Falaise de craie

Rouge de senteur fine d'écaille
Sorte de fleur emportée par l'humeur
Tu es, tu n'es plus, mirage de l'eau
Désert de poussière triste et grise
Tu illumines mon

Cœur échoué

Je suis comme une poignée d'eau
Jeté sur le sable chaud, sec
Halo réfléchissant, évaporé
En un instant de chaleur intense.
L'astre bondissant emporte
Le flot qui casse la vision
Disparaît en un

Regard oblique.

Tu es Méduse que je Dois regarder
En coin de l'œil, tu es la tête
Horrible, le trait qui fige l'être
Tu es libre et je suis libre
Et je ne suis pas libre. Tu es elle
Je suis lui, je ne suis pas là où tu es
Je suis là.

VIII

La frénésie de l'instant m'entraîne

J'entends déjà les éboulis

Les cailloux secs et durs qui s'ébrouent

Roulent dans la pente vers l'abîme

Le sentier est si fin qu'il n'est qu'un fil

Un fil ténu qui se casse en angle de pierre

Tu es le mystère ombre de la pluie

Le doré et l'ocre de l'abrupt

En miroir du laiteux et du noir de l'eau,

Le vert aussi de la rivière, elle serpente

En un lit de peupliers qui frémissent

Saisis par le murmure, léger souffle froid,

D'un *regard* projeté dans la sente

Tu es mon « journal d'Engadine ».

IX

Lassé, anesthésié par le courage
Le silence du *regard* lointain
Envahi et la pensée et le

Corps

Laisse tomber facile rage
Prend soin du cœur fragile
Oublie la peine et l'arbre

Subtil

Jouit de l'instant serein du sort
Le printemps des sentiments
En un sacre précieux de ballet
Mine le sensible l'encens

Soyeux

En un halloysite au profil précieux
Retrouve le chemin de Gilles Jallet
Quitte le terrain du tourment
Aime la vie en écrin cristallin.

X

Le risque de la vie prend corps avec fureur
La prise en masse de cet état renforce
Une détermination inconnue
 Une ivresse
Emporte les libellules gauches de mes pensées
Les scories de l'espace secret
 Cadenassé
Ouvre des orages râpeux qui arrachent
La peau fragile des organes blessés.

Le sol éraillé encombré d'ossements
Comme relégué au tréfonds du
 Silence
D'humeurs sombres, belliqueuses
Projetées sur le blanc et le rouge
D'oriflammes généreuses de la
 Terre
Racines compactes d'un verbe oublié
Perdu dans un passé enchanté

Les roseaux blancs des rives lointaines
Soulignent le long chemin du
 Cœur
Les ondines irréductibles de la vague
Des sentiments nobles et du *regard*
 Illustre
De la mort luttent dans ce versant
Enneigé, escarpé, de l'histoire d'Engadine
Le silence s'impose à la voix délicieuse

XI

La voix rauque enveloppe
D'un climat qui suinte l'empathie
La bienveillance sévère, la nostalgie
De nos jeunes années.

L'élégance du poète tiens à peu
Une légère virgule, une image
Sensible qui se répète.

Un diamant poli avec patience
Des outils si fins, si convexes.

Une fontaine d'eau verte, refuge
D'une salamandre poltronne
Jaune et noire dans ses atours.

Une anguille gluante immobile
Qu'une ampoule blafarde
Saisie par surprise d'un frisson délicieux.

Le froid, l'humide vaincus, oublié la bile brune
L'amer *regard* des pins incandescents lancés
Du haut du ciel irisé d'oiseaux glacés.

XII

Que regardent-ils, assis, levés, vêtus
D'ambre créole
Foulard soyeux
Costumes gris coupés sur mesure.

Regard droit ou de biais
Austères
Cadres dorés accrochés en rangs serrés
Sur de grands murs de lumière vive.

Quelle est cette boîte de voile noir
Posée sur de longs pieds de métal
Aux mains attentives
A les toucher.

Regard laser fixe ses mille feux
En de vivantes statues
Modernes
Pour les épingle en sommaires sujets.

Masques soudés en de simples rides
Parcourent l'air d'ondes serviles
Assurée de leur sort
Sans magie
Sans ressort, en de beaux visages
Aux contours suaves.

Suaires sacrés,
Dorénavant classés en socles de grés.

Ames raptées en un clin d'œil sauvage
A jamais repues
Argent et gris
Tenues en quelques sombres cavernes
Au sourire contraint, ivre, sans fard.

Les cœurs corrompus des sauges
Odorantes livrent leur
Sang chaud
En une « Clarté sans repos », portraits,
Négatifs, sur papier glacé ancestral.

XIII

Je marche sur la peau craquelée d'un Rhinocéros
En grandes enjambées, j'écrase les rides
Ciselées
Du bitume gras, pellicule huilée de la modernité.

L'antracite des bandes zébrées du trottoir
Est comme un damier aux contours
Hachés
En longeant le Parc aux demeures Élisabéthaines
Je sens la respiration de l'air dans mes poumons.

L'esprit abandonné par la peur, mais pas seul
Solitaire.

Les simples converties me laissent tranquille.

L'obsession de la soie, du toucher, semble me quitter.
Le *regard* est comme l'arc en ciel après la pluie d'orage.

Les lourds parfums de l'amertume
Suivent un lit de verdure, une paix éclairée
Ensoleillée.

L'air est léger, transparent, lavé de ses scories.
L'église ouvre ses portes, le sourire
De la roche fileuse suit les courbes de mes pensées.

XIV

Une bouteille brune
Vide
Oubli.

Les mots sont comme le Liquide
Ambré, remplis d'alcool âpre, ils
Laissent un goût âcre dans la gorge
Mélangent les idées,
Bousculent.

Sans clarté, la brune
Fumée
Dessine des formes allongées
Incertaine fondations d'une cité
Fidèle dans sa confusion de Sons.

Il faut voir, savoir écouter les
Chants
Des mammifères oblongs, bleutés
Dans les eaux glacées d'océans
Majeurs.

Dans ce *regard* aiguisé
Comme
Une lame, à l'angle de l'eau et de
La pierre, une vacance se précise
Un trou béant dans le
Sensible.

L'espace infini des
Objets fidèles, posés là, épars
Expose un tableau suspendu En
disque solaire.

Compagnons de route
Élancés
Proches des Séquoias ancestraux
Laissent filer quelque sequin
En solde de dettes
Sacrées.

XV

Les visages regardent

Un point incertain

Ils traversent le temps, viennent de loin
D'autres *regards* contemporains les détaillent
Sans pudeur, ils les scrutent

Bleus Verts Noisette

En groupes serrés, une vieille s'affole,
Cherche un guide

Elle parle, micro aigu, timbre
Métallique,

D'autres la dévisagent, agités,
Dérangés,

Dans leur contemplation,
Émerveillée.

Ils sont là, arrêtés dans leur déambulation,
Lisent, écoutent un dictaphone, surprennent
Une voix experte qui déclame une vérité
Académique sur les paysages

Les natures mortes.

Courbet, dans quelle peinture, est tu ?

Cerf agonisant, nu sensuel,
Autoportrait déformé, halluciné,
Dans cette source verte aux corps assoupis
Dans quel abîme au vertige insondable
Caches-tu l'intimité obscène de ton cœur ?

Enflammé, provocateur, les hommes Solitaires que tu
immortalises m'ont converti.

L'alcôve de « l'origine » côtoie un paysage Terre de
sienne aux collines érotiques.

La vision profonde fige l'être entier
Soleil rouge

Tristes reflets.

Les vagues suspendues

En fracas trempé

Dispensent des pensées délirantes

Étrangères

Aux murmures de la foule alanguie.

La rivière

*La rivière que j'ai sous la langue, L'eau
qu'on n'imagine pas, mon petit bateau, Et,
les rideaux baissés, parlons.*

Paul Éluard

Démesurée

I

Démesurée

Grande, si grande, en terrasse

Lancée dans le ciel bleu comme un

Vaisseau

La maison semble attendre on ne sait quel destin

Posée là dans la ville

Minérale

Après tant de marches, elle

Jaillit

Sur les toits de tuiles rondes.

Château nostalgique de son passé

Marqué par l'orient et le thé.

II

Que de nuits à veiller à

Rêver

À écrire à lire et à relire
À penser et à se pencher
Sur les courbes arrondies d'une

Lyre

Muse d'un jour qui inspire
Le Poète et le guide
À noircir, couvrir les lignes de mots

Ainsi il est là accroché à la

Vie

Lui qui ne cesse de penser à la mort
Envahi par l'espoir de l'exil Se croit trahi
et souvent détruit.

III

Quel est ce sombre nuage, cet orage

Subit

Qui balaye en un instant ses rêves
Et les pousse en une danse

Macabre

Qui réveille les défunts et les lances et les

Cabres

Eux si câlins en ces soirées douçâtres
Qu'il leur faut bien l'orchestre pour sortir de l'âtre
Le festin, la musique, l'orgie et les

Saints

Tous réunis pour honorer les maîtres
De ces lieux bénis en prière à deux mains
Accueillants et mordants, prêts à

Naître.

Le serpent

Il connaît la terre mieux que les racines.

Son regard est pareil à celui des pierres.

*Par ses dessins savants issus d'une main cruelle, il
a gardé sur lui l'empreinte de la mort.*

*Il est l'ancien damné des vieilles tentations et
les replis du mal ont épousé son corps.*

Paul Leuquet

Sculptures

La nuit est franche, elle enferme les corps.
La masse de granit **rose** découpe à la hache
Une silhouette – forme - contours - élancée.
L'œil englouti suit la courbe de l'arctique
Rejoins d'« étranges amas de pierres »
Invite. Naviguer à « l'ombre de ses voilures ».
Ulysse – Vostell – Cáceres - Coin **acier** en
Tôles **noires** - Partition de **calcaire** - Rotations.
Une Sculpture dans la ville. Le temps
Suspend le geste en chien à l'arrêt
La chasse mythique au bout du fusil.
Recherche à l'angle de la pierre **bleue**.
Dimension – traits - chiffres précis – flèche.
Traces profondes de pas convertis
En sacre de tant de tonnes, là, debout
Rocher anthropomorphique, sentinelle
D'un dessein en latence de visage, **pâle**
Enchâssé dans un regard triste aux
Cheveux de fils **d'ébène**, profond samier,
Masse d'Hercule, source de **pourpre** de Tyr.

À Jean-Paul Brussac

Épars



I

La lumière espace vide, accablé de chaleur
Andalousie locale, arène de sable ocre
Vous, furtive Afghane, passez comme un sourire Léger
souffle d'air, voile de lin, mystère.

II

Cet amour vient d'ouvrir la porte dérobée du sommeil En
rêve éphémère viens me retrouver.

III

Demeures

Sur la toile, les couleurs tombent, courbes voluptueuses, Du profond
de son regard de Minotaure.

D'autres traits perçants semblent venir de ses cheveux d'ébène Ils
tracent un paysage précis, une « figure du vide ».

La vie tapie dans tant de Demeures, à l'ombre des regards, Semble
endormie, écrasée par le soleil de midi.

L'envie ne manque pas d'entrer,
De pousser le mystère d'une porte fleurie.

IV

P. se donne ce soir d'automne
Le village silencieux se dissimule
Dans un nuage de nostalgie
Les maisons grattées sont inertes

Les toits de lauses propres
Alourdissent les silhouettes
De ces demeures monolithes
Silencieuses de leur secret

Je me plais à les animer
De souvenirs d'enfance
Mobiles dans leur course
Je tombe et m'écorche

L'odeur de la poussière
La couleur ocre de la terre
Le reflet du soleil de midi
Saigne et tache la craie

V

Peut-on regarder ANT SU 7, vers 1960, de Yves Klein, suaire sans titre, formes féminines bleues, grasses, vénus primitives.

Infiltrées de sexuel primaire, saturées de pulsions brutes figées Immobiles.

Je les ai en cartes postales, posées sur la commode de P.

Elles dessinent un cadre, un paysage, elles semblent attendre je ne sais quel rendez-vous.

De longues silhouettes Africaines, un homme affable, déprimé, un médecin Béninois observe en coin.

Il doit aussi surveiller une panthère sacrée, impériale dans son maintien.

Ce sont des figures d'éternité, immuables, intemporelles.

VI

La parole fut d'abord la mienne
Dans son regard vide
Le désarroi et la peur
Guidaient ses gestes saccadés
Les mots du conte, simples,
Reconnus, ou le timbre de ma voix
De son sommeil absent, une jambe a lancé
Un bras, un menton, un clignement
Effrayé, j'ai éteint mon cœur
Alerté par le silence, j'ai touché sa main froide
La bouche tordue en un cri silencieux s'est illuminée.

À Antoine

VII

L'homme magnéto, va sur son vélo

Armé de son micro il capte

Les bruissements, piailllements et cris

Les crissements, les craquements, les bruits

Avec son bob sur le front, sa perche

Il est le chasseur de sons, il cherche

Ravi de ses trouvailles il se produit

À Nov'art dispense sa musique, instruit

Quand il rêve fait ses films, il vit

Trace sa route avec passion sur le parvis

D'une église de béton qui se penche

Écoute tendrement ses blessures blanches.

VIII

L'homme concret va son
chemin

Il vole sans fin vers des scènes
Abstraites emporte les
cauchemars

Peuplés d'abandons de noir
Dessins en de milliers de notes
Fermes liquides
tranchantes

Ce jour en accolade fraternelle
Dit au revoir amicalement
Laisse après lui du
sable

Fin de l'indigo plein les yeux
Des murmures inaudibles
De sons légers et
merveilleux

IX

Attendre relève de l'art
Prenez une plante verte, un *Ficus*
Seule confidente de l'homme
Assis face à un tableau de Paul Klee
Voyage en Tunisie, il pense, Combien
de larmes ces feuilles Ont-elles
absorbé ?

X

A F. Bacon

Tous les livres grands ouverts
Achetés avec ferveur Laissent
échapper dur labeur En mille
cris exaltés Trois études pour
un portrait
Fidèle distorsion, Chambre de verre

Du même auteur :

La peintre le sait-elle ? – Éditeur : Jean-Claude Tardif - les éditions A L'INDEX, collection
LES PLAQUETTES, 2021

Photos et dessin de Jean-Claude Bourdet

Tous Droits réservés

Jean-Claude Bourdet – Editions QazaQ